

Appels, frémissements et murmures : la poésie de Nathan Katz

par Françoise Le Bouar

- 70 -

Pourra-t-on aujourd'hui entendre encore la poésie de Nathan Katz¹, percevoir sa voix fraternelle au milieu du vacarme et du remue-ménage qui nous entourent, tendre l'oreille à son chuchotement ami tandis que nous nous hâtons en vain, croulons sous l'accumulation des créations particulières et cherchons à nous satisfaire par des biais d'une misérable complication, pourra-t-on suivre l'injonction qu'il ne se lasse pas de répéter : arrête-toi là pour écouter, « Loos ! O loos ! » ? Il faut l'espérer. Mais, nous dira-t-on, avoir choisi le haut-alémanique comme langue d'expression n'était peut-être pas une façon d'atteindre facilement l'auditoire le plus vaste ? Que signifie ce choix ? Simplement que la langue vive de son pays, le Sundgau, était aussi la sienne ; or il n'y avait là de sa part aucune volonté de se singulariser, mais bien au contraire d'être le plus commun, le plus courant, dans le sens le plus noble de ces termes, d'être un proche et d'être entendu de ses voisins tout comme il avait pu les entendre lui-même, et partant de là, de cette écoute authentique, d'être aussi entendu de tous, misant sur le partage, croyant au colportage dans le monde de sincères rumeurs de voisinage. Car il lui a sûrement semblé alors que le parler du Sundgau était l'une des voix porteuses d'une universalité, comme il tentait de transcrire ce « souffle secret » qu'il entendait la nuit passer sur les vergers, et que ce souffle, tout bonnement, « parlait » le sundgovien. Au fond, a-t-il eu le choix ? S'il écrivit en allemand dans sa jeunesse et ne choisit qu'ensuite la « vieille langue merveilleuse », la « *Heimetsproch* », il semble pourtant qu'il ne put que la reconnaître comme étant la source, « source ancienne » dit-il, « *alti Quälle* ».

Mais ce n'est pas le seul paradoxe que l'on rencontre quand on s'interroge sur la poésie de Nathan Katz. Ainsi en ce qui concerne les rapports qu'entretiennent les veines populaire et savante dans ses poèmes, par exemple, car le rythme et la répétition de vers ou d'expressions ne sont pas sans rappeler chansons et berceuses, pourtant, quelque chose s'en distingue fortement. Ou bien encore, l'extraordinaire simplicité de ton, l'évidence de la parole, la banalité de ses propos comparés au profond mystère qui en sourd, à l'exquise musique qui se glisse à notre oreille, au charme pénétrant de chaque vers. Comment faire pour mettre à plat et résoudre ces apparentes contradictions ? Au fond, ne sont-elles pas liées au sujet même des poèmes qui est, le plus souvent, de chanter la vie en étroite union avec la mort,

1 L'œuvre poétique complète de Nathan Katz est désormais disponible en édition bilingue aux éditions Arfuyen : les deux tomes sont parus en 2001 et 2003 traduits par Théophile Bruchlen, Camille Claus, Jean-Paul de Dadelsen, Adrien Finck, Jacques Goorma, Guillevic, Gaston Jung, Alfred Kern, Jean-Paul Klée, Gérard Pfister, Sylvie Reff, Yolande Siebert, Jean-Paul Sorg, Alfred Strickler et Claude Vigée, accompagnés de préfaces et de présentations de Yolande Siebert, Gérard Pfister, Jean-Paul Sorg et Georges-Emmanuel Clancier. Mais la poésie de Nathan Katz m'a d'abord été révélée par un merveilleux livre épuisé depuis longtemps, une anthologie composée et traduite par les soins de Kza Han et de Herbert Holl : *Comme si nous pouvions connaître l'éternité*. Ile d'Yeu : Editions du Nadir, 1989.

celle-ci étant comprise dans celle-là, et celle-là étant peut-être comprise grâce à celle-ci ?

E Lärcheschlag im Friehjorsràge

Loos : dur e Friehjorsràge

Bschtändig e Lärcheschlag. –

Dur e ganze Tag – –

Allenil wider dà Lärcheschlag. –

Dr Ràge tröpflet d'Blättle ab,

Lislig d' chlützgerigi Blättle ab,

Rislet verschnige n üf alli Zwig

Wit dur e Holz. – – – –

Un bschtändig wider dà Lärcheschlag. –

Allenil wider dà hààl Lärcheschlag. –

Chant d'alouette dans la pluie de printemps

Ecoute : dans la pluie de printemps,

sans cesse, un chant d'alouette,

du matin jusqu'au soir

toujours, à nouveau, ce chant d'alouette...

Goutte à goutte, la pluie tombe des feuilles

doucement, au long des feuilles brillantes,

ruisselle silencieusement sur les branches

jusqu'au plus loin de la forêt...

Et sans cesse le chant d'alouette

toujours, à nouveau,

ce chant clair de l'alouette...²

- 71 -

Peut-on faire plus simple ? Le chant d'une alouette tressée avec celui de la pluie nous parvient directement, croit-on. L'un s'élève et l'autre tombe : le poème est leur rencontre. Répétitions, assonances, goutte-à-goutte. On est aux frontières du rien, du mimétisme et l'exemple choisi ici est à prendre comme un cas-limite, qui ne rend pas compte de moments plus « historiés » ou plus narratifs de l'œuvre. Mais on y trouve cette grande douceur pénétrante, cette insistance propre à Nathan Katz et l'usage très singulier qu'il fait de ces « tirets de suspension » venus ajourer le

2 Traduction de Gérard Pfister.

tissu du poème, prolonger les vers et les faire résonner jusqu'au silence, nous obligeant à prêter davantage l'oreille. Contrairement aux apparences, il n'a sûrement pas été facile de parvenir à ce chant à l'état quasi naturel. « J'ai travaillé de façon colossale », a-t-il dit. Peut-être a-t-il dû « pulvériser les phrases du commun », comme le formule André Du Bouchet, avant de « rentrer, enrichi, dans le fonds commun » ? Peut-être, en effet, fut « colossal » l'effort qu'il dut fournir afin de retrouver l'usage de « tous les mots simples et anciens », pour qu'ils puissent « revivre » en lui, passer en toute franchise « dans sa bouche » ? Il dit aussi avoir souhaité « trouver les termes d'une poésie touchante », et sûrement doit-on comprendre cet adjectif dans son sens le plus fort. Trouver, donc, quelques mots – et il n'est pas besoin de les vouloir très recherchés ou particuliers –, ce seront peut-être toujours les mêmes, pauvres et discrets, très généraux, mais, parce qu'ils auront touché les choses – avec précaution – dans leur mystère, ils seront justes et pertinents et sauront à leur tour toucher leur destinataire au cœur.

Dans un poème liminaire qui vise à définir ce que sont précisément ses « *Lieder* », le poète dit vouloir faire d'eux « l'écho vivant » de « l'effervescence à laquelle il a tendu l'oreille » au-dehors, se faisant lui-même au fond le vecteur, le simple passeur de ce « souffle secret » qui passe parfois dans la nuit. Voilà pourquoi le Je du poète n'est jamais personnel. Et son poème est presque toujours une chambre d'écho, une caisse de résonance où s'amplifient brise printanière, bruissements, murmures, craquements, grincements, babilllements, chuchotements, voix des morts et des vivants, appels et tout ce qui forme la grande pulsation du monde. « *Rüsché* », « *Waihje* » et « *Rüef* » pourraient constituer le trio katzien par excellence : le bruissement, le souffle et l'appel. Mais qui appelle ? Comment définir ce souffle à l'étrange consistance ? Impalpable, il traverse les champs, épais et chaud ; s'il est un mouvement d'air qui fait s'agiter les branches, provoque frôlements et frémissements, il est tout autant sonore et véhicule maintes petites voix venues de loin, toutes sortes d'appels incessants et même des odeurs. Il est une présence. En lui se mêlent le vent, la nature, la voix des morts, celle de l'aimée et celle de Dieu, Dieu n'étant pas ici un créateur séparé de ses créatures, mais simplement la vie « ici, dans les jardins », dans laquelle tout meurt et renaît, « la vie secrète dans toutes choses ».

Jardin agrandi aux limites d'un petit pays habité par ses morts, ses vaincus autant que par l'aimée, plaine chiffonnée de collines, rayée de champs et de vergers, le Sundgau semble être ce lieu d'intimité qu'on peut emporter partout avec soi, où désaltérer son âme, un espace mental où saisir avec son cœur l'élan vital par le souvenir des moments où l'on entendait venir « de partout à la fois » le bruissement secret (et combien de prépositions « autour » et « à travers » pour signifier ce mouvement englobant...). On n'y est jamais seul, on y marche accompagné, entouré, enveloppé ; au bord du chemin, « un petit rameau de prunellier / [vous] touche comme une tendre main ». Une fois mort, raide et froid, on sera toujours là, dispersé, parmi ces « mille petites herbes qui dressent leur tête tremblante », animé, toujours, par le souffle chaud d'une nuit d'été... Faut-il chercher encore pourquoi on aime à tendre l'oreille aux vers bruisants de celui qui nous prêta généreusement la sienne, pourquoi on ne se lasse jamais d'écouter l'explicite « petite musique » de la poésie de Nathan Katz ? « *O loos dà Rüef dur d'r Gàrte !* »



Bouleaux dans une flaque, par Alfred Dott.